

## ANTIQUITÉS DU CERCLE DE TÉNÈS.

---

(Voir les nos 5, 6, 7 et 8 de la *Revue africaine*.)

Lorsque l'on quitte Ténès pour aller à Cherchel par la voie du bord de la mer, on descend au village maritime en suivant une rampe assez escarpée ; puis on traverse l'Allala à son embouchure et l'on s'engage dans le pâté montagneux du cap de Sidi-Merouan. Nous ne cheminâmes pas longtemps dans ce pays difficile, sans reconnaître qu'on avait eu raison de nous le signaler comme détestable et même assez dangereux, au point de vue de la viabilité. Pour ne pas avoir à importuner trop fréquemment le lecteur de nos infortunes en matière de petite voirie, je vais donner une courte description de cette contrée tout à fait exceptionnelle. Cela fera comprendre ce que nous avons dû y souffrir, au moral et au physique.

Entre le cap Ténès et les environs de Cherchel, le littoral se compose d'une suite d'échancrures plus ou moins profondes, dont les extrémités tangentes s'arrondissent en un énorme promontoire ou se déchirent en plusieurs caps fort élevés, — dont les concavités dessinent des baies et des criques, presque toujours dominées par de hautes falaises à pic, et bordées parfois de plages peu étendues. Le problème de viabilité à résoudre consiste à franchir ces caps, puis à contourner intérieurement les baies et les criques, soit par un sentier suspendu à quelques centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer, soit sur des couches de galets très-hostiles à la plante des pieds et qui constituent les plages courtes et peu nombreuses de cette côte presque inabordable.

Si les ponts-et-chaussées avaient été chargés de la solution de ce problème, — à l'aide de lacets scientifiquement tracés, de pentes ménagées selon les principes de l'art, ils auraient conduit le voyageur sans trop d'encombre jusque sur les sommets les plus ardues ; et, par des corniches d'honnête largeur, par des écrètements réguliers, ils lui eussent livré un passage assez facile et à peu près sûr, dans le flanc des gigantesques murailles qui bordent les baies et les criques de ce littoral.

Mais, ici, le pied de l'homme a seul tracé ces lignes presque imperceptibles qu'on hésite même à appeler des sentiers. Or, cet homme c'est le Kabile qui rivalise d'agilité, de certitude de coup d'œil et d'audace avec la chèvre de ses montagnes. Enfant d'un pays que Dieu semble avoir voulu rendre impraticable à l'étranger, il brave les obstacles et les périls accumulés par la nature du terrain ; et, toutes les fois qu'il n'y a pas impossibilité radicale, c'est par le chemin le plus court qu'il se transporte d'un point à un autre.

On frémit en le voyant hâter le pas de son mulet sur ces étroits sentiers où le prudent animal, la tête penchée en avant, les oreilles droites, place avec précaution un pied devant l'autre, ne le pouvant mettre à côté ; car l'espace manque entre la montagne à pic et le gouffre béant où la mer roule ses vagues mugissantes. Trop souvent, cette voie, si avarement tracée, incline vers le précipice, est coupée par une fondrière, interrompue par les débris d'un roc éboulé ou semée de cubes de grès qui la font ressembler à une rue dont on aurait bouleversé le pavage.

Souvent encore, elle est barrée par un arbre qui, au lieu de se dresser verticalement vers le ciel, s'allonge en diagonale par dessus le chemin, comme pour se mirer dans les flots bleus de la Méditerranée ; ou ce qui est moins poétique, mais plus exact, comme pour se rapprocher du côté d'où lui viennent la chaleur et la lumière. Malheur à l'Absalon, au *Philosophus hirsutus* qui passerait sans chapeau sous ces espèces de fourches caudines. S'il ne se couche sans retard sur le dos de sa monture, de manière à former une ligne parallèle et rigoureusement adhérente à l'échine de l'animal, il demeure suspendu au-dessus de l'abîme ; et quoiqu'on ne puisse pas dire précisément que sa vie ne tient qu'à un cheveu, il n'en est pas moins en grand danger de la perdre.

La manœuvre salutaire que je viens d'indiquer est le fruit d'une expérience qui faillit être désastreuse. Un jour, chez les Beni-Haoua, un pin sylvestre me saisit au passage par le capuchon de mon caban dans un de ces agréables sentiers aériens. Pendant que le maudit végétal me tenait au collet, mon cheval continuait sa route sans paraître s'apercevoir de l'incident. Déjà, je me voyais oscillant au-dessus de la baie, à une branche dont la solidité ne m'était point connue, et par un capuchon dont le drap ne m'inspirait aucune confiance. La conséquence probable paraissait être un prodigieux saut de Leucate très-désagréable pour un homme qu'aucun désespoir amoureux ne sollicitait à se donner un *pied-devant*,

peut-être sans exemple dans les annales de la natation. Par fortune, le cahan eut le dessous dans la lutte, avant que je fusse complètement désarçonné : il se déchira avec une facilité providentielle en deux morceaux, dont l'un resta la proie de l'arbre tandis que l'autre demeurait sur une de mes épaules.

Le brave Mekhazni kabile qu'on nous avait donné pour guide procéda au sauvetage de la partie de mon caban qui s'était séparée de l'autre ; il poussa même le dévouement plus loin : à la première halte, il entreprit avec succès de réparer cette avarie majeure, car pour un voyageur qui chemine presque sans bagage, un caban c'est un lit, une ombrelle, un parapluie, etc. Qu'on juge de ma reconnaissance !

J'observais cette contrée maudite en été, par le plus beau temps du monde. Et, cependant, un corps expéditionnaire de 1,500 hommes a passé par là en hiver ! Voilà bien une des opérations les plus extraordinaires que nos troupes aient faites en Afrique, elles qui sont si riches en tours de force de ce genre.

Maintenant, la scène est suffisamment décrite ; je puis aborder le poème.

Après avoir doublé, par l'intérieur, le cap Ténès (Sidi-Merouan), nous arrivâmes à la baie Léonie, ou Tarar'nia. Ce dernier nom est indigène, l'autre est celui de Mlle d'Isly, fille du maréchal Bugeaud, femme du colonel Feray (aujourd'hui général), ancien commandant supérieur du cercle de Ténès. La reconnaissance, on le voit, a présidé au baptême et non la courtoisie.

Quand les vents d'Ouest empêchent d'aborder à Ténès et qu'il y a urgence de communiquer avec cette ville, le vapeur vient jeter l'ancre dans la baie Léonie qui offre un excellent mouillage. Cela se pratique depuis l'échouement de l'*Etna* ; on a un peu arrangé la route intermédiaire pour ce motif. Il faut, du reste, être averti pour s'en apercevoir.

A l'Ouest de la baie Léonie, on aperçoit le bordj *Hadji Merouan*, construction moderne élevée par un descendant du marabout qui a donné son nom au cap de Ténès. Pour arriver en cet endroit, on traverse un pays fort accidenté et très-boisé. L'antiquaire y reconnut l'Atlas au *caput piniferum* décrit par Virgile. L'essence dominante est le pin sylvestre. A peu près au centre de la baie, on voit les restes d'un petit poste appelé *Eradje* par les Kabiles, et qui devait défendre le mouillage. Un peu au-dessus, sur l'Oued Sidi-bou-Yakoub, sont les ruines d'un

bâtiment que les gens du pays prétendent avoir été un moulin romain.

De la baie Léonie on arrive à celle des Souhalia (gens du Sahel), en franchissant un cap. C'est une crique assez petite; au-dessus serpente la route à une grande hauteur. On y trouve, à l'embouchure de l'Oued-Boucheral, un petit poste romain qui avait à la fois une valeur maritime et continentale; car, en même temps qu'il défendait le débarcadère, il protégeait la communication de second ordre entre Ténès et Cherchel. C'est ici l'occasion de remarquer qu'en général, les voies romaines, signalées par quelques archéologues, sur le littoral, sont de pures inventions. La côte d'Afrique n'est pas plus facile à parcourir par terre qu'à aborder par mer; car, au *mare saevum importuosum*, il faut ajouter ici *terra saeva inuia*. Il n'y presque aucune trace de ces travaux qui se voient ailleurs; et tout porte à croire que les Romains se sont contentés des sentiers indigènes. D'ailleurs, leur véritable route militaire, de ce côté, était la vallée du Chelif.

A l'est de la baie des Souhalia, vient celle des Assanin, qui est beaucoup plus large; la route y passe, ou pour mieux dire, le voyageur, car il n'y a pas trace de sentier; on chemine en trébuchant sur des couches de galets qui se dérobent sous le pied, mais après l'avoir meurtri. J'y ai remarqué une ancre énorme. Les indigènes disent qu'elle provient du naufrage d'une frégate française qui y vint échouer il y a soixante ans à peu près. C'est peut-être celle du navire de l'infortuné Dumont, qui resta plus de trente ans prisonnier des Algériens, et ne fut délivré qu'en 1816, lors de l'expédition de lord Exmouth.

Nous traversâmes l'Oued-Tireza, limitrophe entre les Beni-Hidja, dont nous venions de parcourir le territoire, et les Beni-Haoua, où nous allions chercher l'hospitalité. La baie qui est au-dessous de cette dernière tribu en a pris son nom.

Nous fûmes reçus dans le bordj du caïd Ahmed-Amokran (en kabilé, Ahmed-le-Grand). C'est une construction toute moderne, en maçonnerie, où se trouve une zaouia. Je rencontrai là un Maure d'Alger, allié au caïd, et qui venait passer quelques jours chez lui. J'y trouvai aussi un kabile des Zouaoua qui vendait des essences, des foulards et autres marchandises peu encombrantes et de quelque valeur. Selon la coutume des colporteurs indigènes, il avait un pied dans chaque camp et possédait plus d'une corde à son arc. Cet homme avait visité tous les coins de l'Algérie et connais-

sait toutes les notabilités musulmanes. Lorsque nous arrivâmes au hordj, il soutenait une discussion très-vive avec le frère du caïd, auquel il affirmait que le plus grand personnage du Tel n'était qu'une espèce de mendiant, comparé au plus petit cheikh du Sahara. L'amour-propre de ses auditeurs se révoltait contre ces humiliantes assertions.

L'année précédente, j'avais passé deux mois dans les Ziban et sur les hauts plateaux de l'Est ; j'avais reçu l'hospitalité chez le *Chikh-el-Areub*, Bou-Azziz-ben-Gana, chez les grands du Hodna et de la Medjana, Si Mokran et El-Mokrani. Admis sous leurs tentes, j'avais vu le luxe et les habitudes aristocratiques de ces véritables grands seigneurs à la façon du moyen-âge. Je prêtai donc au Zouaoui un concours fort inattendu ; et si mes affirmations jointes aux siennes ne convainquirent pas les Kabiles dans une question qui blessait beaucoup leur amour-propre, du moins elles les ébranlèrent quelque peu.

Le colporteur, enhardi par mon approbation, entama la biographie des principaux chefs de l'est. Ses récits étant étrangers à mon sujet, je me contenterai d'en citer un seul, pour donner une idée de ces conférences de la tente ou du gourbi, qui sont à ces peuples primitifs ce que sont pour nous les journaux et les revues. Il s'agissait du fameux Bou-Akkaz, le maître du Ferdjyoua dans le Sahel insoumis, situé entre Collo et Gigelli.

A la suite d'une querelle de ménage assez vive, une femme s'était enfuie de chez son mari. Dans sa précipitation, elle n'avait pas remarqué que ses mains, ses pieds, son cou et ses oreilles étaient garnis de précieux bijoux, bien faits pour tenter les voleurs. Comme elle errait ainsi parée dans la broussaille, elle rencontra un cavalier armé de toutes pièces qui la somma de lui livrer ses bijoux, si elle ne voulait périr à l'instant même. L'injonction était assez peu rassurante ; cependant la femme se prit à rire aux éclats. Grande surprise du coupeur de chemins qui renouvela ses menaces sur un mode encore plus formidable et de sa plus grosse voix ; autre accès de gaieté plus vif que le premier. « Femme, s'écria le routier, comment se fait-il que toi, être faible et pusillanime comme le sont toutes les personnes de ton sexe, tu ne t'épouvantes pas d'un danger très-sérieux et que même tu en fasses un sujet de moquerie ?

« Ne sais-tu pas, répondit la femme, que nous sommes ici sur le territoire de Bou-Akkaz dont la justice ne dort jamais et dont le bras vengeur atteint partout ? Je suis aussi tranquille au milieu de

ces broussailles, en présence de tes armes et de tes menaces que dans le gourbi de mon père. »

Or, ce prétendu malandrin n'était autre que Bou-Akkaz lui-même qui avait voulu éprouver cette femme qu'il rencontrait seule et dans une situation assez singulière. Charmé de son assurance et flatté de la confiance qu'elle avait en lui, il se fit connaître, l'emmena dans sa dachera, fit venir le mari qu'il obligea de la répudier ; puis il lui choisit un autre époux parmi ses serviteurs les plus riches et les plus dévoués.

Ce récit et quelques autres de même nature charmèrent tout l'auditoire. Pour ma part, j'en fus si content que je donnai au narrateur quelques pilules de sulfate de quinine pour combattre une fièvre intermittente chronique dont il paraissait épuisé.

L'antiquaire fit à son tour un cadeau qui eut un bien autre succès que le mien. On savait, par les confidences de notre guide, que mon compagnon de voyage copiait des inscriptions antiques. On avait naturellement demandé pourquoi, et j'avais répondu, au nom de notre ami, que ces inscriptions étaient des recettes gravées sur la pierre par les médecins du temps passé : cela avait satisfait les curieux et coupé court aux soupçons, aux commentaires inquiétants. Le narrateur kabyle, qui s'en était payé comme les autres, demanda un de ces bienheureux documents épigraphiques, dont mon compagnon lui octroya généreusement une copie. C'était une épitaphe romaine ! Je me chargeai d'indiquer la manière de s'en servir. « Tu brûleras, lui dis-je, cette inscription un vendredi, tu en recueilleras les cendres, sans mélange d'aucune autre substance ; tu les jetteras dans un verre d'eau et tu boiras le tout à minuit précis. » J'avais agi, on le voit, à la manière des gens de loi habiles, qui glissent toujours dans un acte quelque petite nullité que l'on puisse faire valoir au besoin. En cas d'insuccès, on pouvait se rejeter sur l'inobservation de quelques-unes des formalités prescrites.

Nous quittâmes de bonne heure le bordj hospitalier de Si Ahmed-Amokran, et nous descendîmes vers la baie des Beni-Haoua, entre Oued-Tireza, dont les rives sont couvertes de figuiers, et Oued-Ahmed-ben-Youcef. Avant d'arriver à cette dernière rivière, on trouve une colline allongée parallèlement au littoral, dont elle est éloignée de quelques centaines de mètres. Là, s'observent deux groupes de ruines : *Tamedint* (herbérisation du mot arabe *medina*, ville), reste d'un poste qui défendait directement la baie ; *Imilaen*,

ruines d'un grand fort autour duquel étaient groupées un assez grand nombre d'habitations. Notre ami assure que ce sont les vestiges du *Lar Castellum* ; et il fait remarquer qu'au sud-ouest est le canton de *Lar Mouna* ; et , un peu plus loin , celui de *Larat* (1). Sans s'arrêter à ces dernières considérations , on peut établir la synonymie sur l'accord des distances avec celles que les anciens itinéraires indiquent ; et aussi sur ce que , entre Ténès et Cherchel , il n'y a que trois gisements considérables de ruines , de même que les anciens auteurs ne citent que trois établissements dans cet intervalle.

Le reste de notre route , pendant cette journée , ne présenta de remarquable que l'aventure du caban déchiré , racontée plus haut ; et une station chez le Chikh Hamed Ou Adada , dans le Belad-ben-Abd-es-Selam. De cet endroit , nous apercevions en même temps le cap de Ténès et le Ras-el-Amouche du Chenoua , au-delà de Cherchel. Nous ne nous arrêtâmes que le temps de prendre une légère collation , dont notre hôte demeura simple spectateur , occupé qu'il était à surveiller la confection de ces nattes ovales en palmier-nain , pour lesquelles les Beni-Haoua sont particulièrement renommés.

De là jusqu'à la couchée dans une dachera de Larat , nous ne vîmes de remarquable que les ruines d'El-Bordj qui paraissent être celles de Cartili. Cette position domine l'embouchure de l'Oued-Dahmous , un des grands cours d'eau de cette côte , car il a ses sources les plus éloignées dans les montagnes des Beni-Rached. Le grand nombre de matériaux antiques épars autour de ce grand fort , indique que des habitations s'étaient groupées sous sa protection.

Un des nombreux inconvénients des voyages dans ces contrées , c'est que pour prendre un repas ou un gîte , il faut presque toujours quitter la route et s'en détourner à des distances assez considérables. C'est ainsi que nous remontâmes l'Oued-Dahmous , par une vallée large et remplie de figuiers et d'oliviers pour aller accomplir la plus fabuleuse ascension équestre que jamais cavalier ait tentée depuis l'invention du cheval.

Il s'agissait d'arriver chez le caïd de Gouraïa , à Larat ; pour y parvenir il fallut gravir une haute montagne par une série de lacets très-courts et à angle tellement obtus que la résultante approchait beaucoup d'une verticale.

---

(1) *Lar* , à ce que j'ai appris depuis , signifie *contrefort* , dans le dialecte des Kabiles de cette contrée.

Pendant que nous étions dans la vallée de Dahmous, le guide m'apprit qu'il y avait une route d'en haut qui remontait le long de cette rivière et s'en allait par Zeggouara gagner les lignes de faite jusqu'à Ténès. Il se proposait de revenir par cette voie qu'il déclarait bien meilleure. Mais son vrai motif était, je crois, que cela le conduisait chez les *Ameroua* (fraction de Lar Mouna), ses compatriotes.

Après une journée bien laborieuse, nous aperçûmes enfin la dachera où nous devions passer la nuit, à Larat. C'était un ensemble de gourbis à toits presque plats et en terre battue. La population de l'endroit, à qui nous étions déjà signalés par les bergers et les bûcherons ou charbonniers, était montée sur ces espèces de terrasses pour nous voir de plus loin. Leurs chiens et leurs poules les y avaient accompagnés, ce qui formait un coup d'œil assez bizarre.

A peine avions-nous mis pied à terre, qu'il nous parvint un message du caïd de Gouraïa qui s'excusait de ne pas venir nous souhaiter la bien venue et nous tenir compagnie. Il était occupé à faire rentrer une amende à laquelle les gens de ce pays avaient été condamnés pour avoir reçu un Chérif. Or, ce n'est pas une petite affaire que de faire payer une amende ou un impôt à ces honnêtes Kabiles.

En attendant l'heure du repas, nous nous étendîmes sur des nattes devant les gourbis. Le ciel était magnifique et la mer d'un calme parfait. Un peu sur la droite, on apercevait au large une grosse roche noire qui s'appelle *Dzirt el dcheuk*, l'île de l'amour. Une des femmes qui prenaient part à la conversation — car, en pays kabile, les deux sexes ne sont pas aussi rigoureusement séparés que chez les Arabes, — une de ces femmes raconta qu'elle avait entendu dire à sa grand'mère, laquelle le tenait de sa mère, que celle-ci, dans son enfance, menait paître les chèvres dans cet flot, qui alors n'était pas isolé du continent. Presque en face, sur le littoral, est un rocher appelé *Kef el draïs* (rocher des nouveaux mariés); ces noms doivent se rattacher à une même légende locale.

J'eus l'imprudence d'accepter l'hospitalité dans l'intérieur de l'habitation du caïd, grand gourbi avec une cour au milieu. On me plaça dans la chambre aux provisions, au milieu d'énormes jarres, de pots et de sacs de peau de toute espèce. Cette circonstance, à laquelle je ne pris pas garde tout d'abord, me procura une série non interrompue de visites féminines. L'une

venait chercher du blé, l'autre de l'huile, celle-ci du beurre, celle-là je ne sais quoi. Leur but principal était d'examiner un visage chrétien, spectacle qui ne se voit guère dans leurs montagnes. Les vieilles me regardaient effrontément et de trop près avec une persistance fatigante; tandis que les jeunes, dont j'aurais plus volontiers souffert les importunités, s'enfuyaient tout effarouchées, dès que je les examinai avec un peu de suite et d'attention. Je finis par accepter cette position de bête curieuse et je m'endormis au nez des spectatrices qui purent alors me contempler tout à leur aise.

Le lendemain, quand je m'éveillai, je m'aperçus que tous les chiens et toutes les poules du bordj avaient partagé ma couche. Les dames kabiles en se retirant avaient oublié de fermer la porte, ou peut-être l'avaient laissée ouverte à dessein pour me faire pièce. Il me fallut procéder avec précaution pour éloigner les molosses qui avaient usurpé une partie de ma très-maigre couche. Comme la lice de la fable, ils exhibaient leurs crocs blancs et aigus, lorsque je faisais mine de vouloir les déranger; il fallut recourir au bâton, ce moyen suprême, cet irrésistible argument en pays indigène et qui n'a pas moins de succès avec les bêtes qu'avec les gens.

Au moment de notre passage à Larat, les Kabiles de ce district étaient fortement préoccupés du choléra qui venait de faire son apparition sur le littoral africain. Ils me racontèrent qu'en 1835, il avait débuté chez eux d'une façon effrayante: « Comme un assassin nocturne, disaient-ils, il entrait inaperçu dans les gourbis et tuait tous ceux qu'il y trouvait, l'un après l'autre. » L'épouvante saisit alors ces malheureux Kabiles qui abandonnèrent habitation et famille, chacun se retirant pour son compte dans quelque lieu écarté. On ne communiquait plus les uns avec les autres que lorsqu'on avait un ravin entre soi. Le choléra qui avait sévi si cruellement contre une population agglomérée, cessa presque entièrement ses ravages, dès qu'il n'eut plus affaire qu'à des individus isolés.

De Larat, nous descendîmes sur le bord de la mer pour aller prendre à mi-côte un sentier déjà beaucoup meilleur que ceux que nous venions de parcourir. Mais il nous restait une dernière surprise avant de prendre possession d'un chemin vraiment digne de ce nom. Ce fut à Kef-el-Araïs. Là, nous arrivâmes à un endroit où le chemin s'est complètement éboulé. Il ne reste plus, pour

franchir ce pas, qu'un conduit romain, celui qui menait l'eau à Gunugus. Nous nous engageâmes donc avec nos montures dans cette rigole en mortier qui date d'une quinzaine de siècles et qui présente une largeur d'une vingtaine de centimètres. Nous arrivâmes au terrain ferme, après avoir fait une centaine de pas dans ce singulier viaduc, ayant l'abîme à droite, à gauche et aussi au-dessous de nous. Ce fut notre dernière épreuve ; il est vrai qu'elle était bonne.

Notre ami l'antiquaire donna un coup-d'œil en passant aux ruines de Gunugus, colonie d'Auguste. Ptolémée l'appelle Kanoukkis ; mais la véritable orthographe est fixée par une inscription du musée d'Alger, où l'on trouve l'ethnique *Gunugitanus*, joint à un nom propre.

Cet endroit s'appelle aujourd'hui Sidi-Brahim-el-Akhouas, du marabout qui y possède une koubba. C'est une presqu'île exactement semblable à celle de Sidi-Féruche. Il n'y manque ni la coupole ni le minaret. Les murailles de Gunugus sont très-bien conservées au sud et se retrouvent encore à l'ouest et à l'est. Le sol de la presqu'île est semé de ruines confuses, ainsi que les environs. Jusqu'ici on n'y a pas trouvé d'inscription.

Le terrain où s'élève le marabout de Sidi-Brahim s'appelle *Brekche*, nom qui se retrouve sur nos anciennes cartes sous la forme *Bresk*. Ebn Khaldoun parle de la ville indigène que les Meklata avaient bâtie en cet endroit sur les ruines de Gunugus.

De Sidi Brahim à Cherchel, le terrain est couvert de ruines romaines. On en aperçoit à Ras et-Teurf, à Tamzida, à Novi, sur toute la route enfin, Mon compagnon de voyage a pris bonne note de ces vénérables vestiges, et il se propose de les faire connaître un jour au public. Je m'abstiendrai de déflorer son travail.

Mais déjà, depuis l'Oued Dahmous, nous avons quitté le cercle de Ténès. Il faut revenir sur nos pas pour étudier l'intérieur du canton dont nous venons de faire le tour. Les excellentes notes de M. le lieutenant-colonel Lapasset, et la carte qui les accompagnent rendront cette tâche finale très-facile.

( La fin au prochain numéro. )